

de Melzer ; car elle frémissait à la pensée d'avoir subi tant de terreurs et enduré tant de tortures morales inutilement, si Fritz refusait d'accepter son argent.

Le jeune homme attacha sur elle un regard doux et triste.

— Grettly, dit-il, puisque tu n'es ni ma sœur, ni ma fiancée, puisque tu n'es qu'une étrangère pour nous, ne dois-je pas te demander de quel droit tu prétends me faire accepter ton aumône ?

— Une aumône ! répéta douloureusement Marguerite.

Et, serrant entre ses petites mains le bras du pauvre sabotier, elle ajouta d'une voix si éteinte que lui seul put l'entendre :

— Mais parce que je t'aime, malheureux !

Fritz resta impassible, et reprit avec une implacable ténacité :

— Pardonne-moi ma curiosité, Grettly, mais je veux savoir, entends-tu bien !... je veux savoir !

Marguerite hésita et ses yeux se mouillèrent de larmes :

— N'ai-je pu amasser, pièce à pièce, cette épargne, Fritz ? Ne me regarde pas si froidement. Mon père est riche...

— Ton père est avare. Pourquoi chercher à me tromper ? C'est mal.

Il l'entraîna dans un coin de la chambre :

— Avoue-moi franchement la vérité. J'ai tout deviné, ma Grettly. Mon frère t'a parlé d'un trésor caché dans la maison du bonhomme Melzer. Oh ! ne me démens pas. Je lis ta faute sur ton candide visage. Tu l'es laissée tenter par Christly ou par ma mère. Leur cœur a faibli devant mon danger. Ils ont abusé de ton amitié, Grettly, tu as volé ton père.

— Pardon, Fritz, pardon ! murmura-t-elle en courbant le front devant lui comme devant un juge. Tu as dit le mot terrible qui bourdonne déjà à mes oreilles ; mais ne me condamne pas, Fritz. La fortune de mon père est la mienne. Ce trésor, il l'a dit lui-même, c'est pour me le léguer un jour qu'il le garde, qu'il l'entasse, qu'il l'augmente. Christly était avec moi et il a entendu les paroles de mon père.

— Grettly, ma sœur, répondit le jeune homme, il ne m'appartient pas de t'accuser. Ton cœur t'a égarée. Je te remercie de ton dévouement, mais je ne rachèterai pas ma vie au prix de ton repentir éternel. Ma Grettly doit rester pure de toute faute et doit porter toujours la tête haute. Reprends cet or, si tu m'aimes, et va le replacer dans le cellier de Gaspard Melzer.

Marguerite, navrée, s'adossa à la muraille et dit sourdement :

— J'obéirai, Fritz.

Au même instant Christly entra tout effaré dans la cabane en s'écriant :

— Caché-toi, Grettly, voici ton père ! C'était en effet le vieil avare que, de son poste d'observation, l'enfant avait vu venir.

En rentrant avec la lampe qu'il avait rallumée, le bonhomme avait trouvé le cellier dans un désordre effrayant ; son fauteuil renversé lui barrait le chemin ; les sébiles rangées sur la table étaient à moitié vides ; la porte condamnée qui donnait sur la ruelle était entr'ouverte, et le seuil en était jonché de pièces d'or. Le vol était patent ; mais quel était le voleur ? Que se passa-t-il alors dans le cœur de l'avare ? Nul ne fut témoin de son désespoir insensé, nul n'entendit ses cris de détresse et d'angoisse ; mais sa souffrance dut être inouïe. Comme sa passion, elle se serait exaspérée jusqu'à la folie s'il n'eût été soutenu par un vague espoir de retrouver son argent et d'atteindre, de juger, de punir le coupable. Quand, un quart d'heure après, il sortit par la petite ruelle, armé de sa lanterne, sa démarche était incertaine et chancelante ; sa face, habituellement jaune, était marbrée de taches verdâtres, et une écume sanglante frangeait ses lèvres. Après avoir soigneusement ramassé les pièces d'or semées devant sa porte, l'avare avait pris sans hésiter le sentier qui menait à la cabane de la Marannelle, et, chemin faisant, il s'était arrêté plusieurs fois pour recueillir un à un les ducats, les louis et les carlins que Marguerite avait laissé tomber de sa robe, et que les rayons de la lune faisaient scintiller devant lui comme des vers luisants dans l'ombre.

C'était ainsi qu'il était arrivé jusqu'au logis de la veuve. Christly eut à peine